

**Pierre de LOCHT, *L'euthanasie en question,*  
in *Louvain* n°63, nov.1995, p.15-17.**

(p 15) Le droit de performance technique et de production-consommation dans lequel baigne le monde occidental nous invite à éliminer la mort de notre horizon personnel.

Ni les images, devenues trop habituelles sur nos écrans de télévision, d'atrocités et de tueries massives, ni la fréquence des accidents de la route n'incitent à envisager la mort propre et à lui reconnaître un sens dans la trajectoire de l'existence personnelle. On peut même se demander si, pour le chrétien du moins, une foi trop immédiatement centrée sur une résurrection dans l'au-delà, n'estompe pas la réalité de la mort et dispense d'être affronté, personnellement et collectivement, à la finitude humaine. Les débats actuels autour de l'euthanasie peuvent, dans ce contexte, constituer un élément précieux de maturation et de recherche de sens.

On ne peut que se réjouir du développement de la technique des soins palliatifs : pour le corps médical et pour le personnel soignant, mais aussi pour le malade, ils disent l'acceptation d'un départ plus ou moins proche et du même coup le renoncement à un acharnement thérapeutique, qui ne traduit fréquemment que le refus systématique de la réalité de la mort. A ceux qui vivent l'ultime étape de leur existence terrestre, ils permettent de surcroît, du fait du soulagement de la souffrance, une présence lucide et apaisante à eux-mêmes et aux proches.

Et pourtant, si souhaitable soit-elle, la pratique des soins palliatifs ne résout pas toutes les questions auxquelles prétend répondre l'euthanasie. D'abord, parce qu'il existe des situations, rares nous dit-on, mais réelles, où la technique palliative demeure inefficace. Mais encore, parce que, indépendamment du soulagement éventuellement apporté, un problème plus fondamental demeure : la personne humaine a-t-elle, oui ou non le droit de décider de mettre un terme à sa vie ? Et les progrès de la médecine qui permettent aujourd'hui de prolonger davantage la vie, fût-ce en condition strictement végétative, questionnent avec plus d'urgence le sens de cette dernière étape de l'existence terrestre.

### **Souveraineté de Dieu ou liberté humaine : dilemme crucial ?**

En situation d'existence active et suffisamment valorisante, nous sommes spontanément enclins à esquiver ou refouler ces questions relatives à la mort personnelle. Au nom d'une prétendue exclusive maîtrise de Dieu sur la vie et la mort, le croyant pense même devoir contester catégoriquement la pertinence d'une interrogation aussi déstabilisante. Incapable de maîtriser tant d'événements de son histoire et jusqu'au flux même de son existence, l'être humain, on peut le comprendre, s'en est remis sans plus, en confiante espérance, au mystère de Dieu, son créateur. Mais la connaissance s'affine, et combien exigeante, de son être et du monde, et la question jaillit : pareille connaissance ne rend-elle pas cette facile référence à Dieu désuète, inutile, voire franchement vaine ? D'aucuns le pensent. Du moins, n'invite-t-elle pas à modifier l'image peut-être trop simple que nous nous ferions de Dieu et de son Alliance ? Dieu serait-il plus pleinement et souverainement créateur en se réservant l'entière domination sur la vie et la mort, ou en accompagnant plutôt, de sa présence confiante, aimante et stimulante, les humains sur le chemin tâtonnant de responsabilité et de graduelle maîtrise de leur devenir personnel et collectif ?

La vie nous a sans doute été donnée par Dieu, cesserait-elle pour autant de nous appartenir ?

Reconnaître une concurrence entre souveraineté de Dieu et responsabilité humaine revient à calquer notre relation à Dieu sur le mode, fréquent mais bien pauvre, de trop de nos contacts humains. Or nous avons pourtant, à ce niveau déjà, l'expérience de relations dans lesquelles l'apport de l'un, loin d'étouffer l'autre, le stimule et l'aide à grandir. L'amour ne se construit pas dans la concurrence des dons et des responsabilités : il est le ferment qui, dans la confiance, accroît en réciprocité les virtualités créatrices des partenaires.

Certes, chaque nouvelle emprise sur l'existence n'est pas nécessairement humanisante. L'on sait assez les problèmes suscités par la distance séparant la performance technique de la maturation éthique et spirituelle qu'elle requiert. L'ingénierie génétique en fournit d'éloquents exemples. Il n'en faut pas récuser pour autant, au nom d'une certaine idée de Dieu, statique et figée, la possibilité nouvellement ouverte et fuir la responsabilité qu'elle appelle. Au contraire, c'est pour le chrétien, pour la religion et pour l'Eglise, l'occasion d'une certaine mutation et - me semble-t-il - d'une purification de l'image de Dieu. Toute évolution interpelle le chrétien dans son insertion humaine et dans sa foi.

### **Formes d'athéisme**

Se satisfaire d'en appeler à la souveraineté de Dieu pour récuser la maîtrise de l'homme sur la vie et la mort est inévitablement perçu, par les agnostiques et par nombre de chrétiens, comme une manière indue d'esquiver la difficile et délicate question des limites de la responsabilité humaine. Faut-il vraiment choisir entre un Dieu qui se réserve tout pouvoir sur la vie et la mort, et l'homme moderne impatient d'assumer l'entière responsabilité de son devenir ? Et si l'on s'y croit acculé, plutôt que de renoncer à la liberté responsable et solidaire, si essentielle et caractéristique de l'être spirituel, comment ne pas renoncer alors à ce Dieu jaloux, qui nous enlèverait tout droit de décision sur la vie et la mort ?

L'homme moderne prend de plus en plus conscience de son pouvoir ; il mesure mieux chaque jour sa redoutable responsabilité : pareils (p.16) interdits religieux ne peuvent que nourrir l'athéisme contemporain. Si vraiment la personne humaine est contrainte de choisir entre liberté responsable et soumission à Dieu, on ne s'étonne pas qu'elle privilégie cette pleine responsabilité qui constitue son bien le plus essentiel. D'ailleurs, la question serait-elle impertinente : en exprimant le relation d'Alliance en termes de conflit de liberté, le projet créateur de Dieu est-il bien respecté, tel qu'il est suggéré par la Bible ? C'est l'homme debout et pas un peuple esclave qui peut le plus authentiquement se tourner vers Dieu et établir avec lui une relation digne d'un Dieu d'amour. Péguy prêtait à Dieu cette parole : *"Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne me disent plus rien !"* Ce n'est donc pas la pleine autonomie humaine qui fait obstacle à la transcendance divine, mais une autonomie partielle, étriquée, qui n'irait pas jusqu'au bout de la liberté créée, responsable et solidaire.

Il faut donc récuser le faux dilemme, lié à une image contestable de Dieu et se réapproprier la question de l'euthanasie en la resituant au cœur de la personne humaine, avec tous ses exigences et responsabilités. Porteurs d'une foi religieuse ou agnostique, nous avons les uns et les autres à creuser la question, en décoder le sens, en reconnaître les prolongements et les répercussions, selon leurs implications multiples. Un trop facile préalable religieux, qui coupe

la parole et interdit le débat, ne favorise ni la maturation des graves interrogations nées à propos de l'euthanasie, ni l'approfondissement de la relation d'Alliance avec le Transcendant.

### **Risques et chances de la liberté**

A-t-on raison de récuser, comme risque démesuré, la liberté de décision à l'endroit de la mort ? Pareille liberté ne peut-elle être d'abord et surtout une option par rapport à la vie ?

Appréhension d'une fin de vie dans la déchéance, voir en situation végétative chronique, ou crainte de devenir pour les proches un fardeau très lourd, insupportable peut-être, ne sont pas illusoires : avec l'âge, elles peuvent devenir préoccupation harcelante. De savoir que, le cas échéant, si elle devait être vécue comme un impossible cauchemar, il serait loisible de mettre un terme à une existence désormais inassumable, peut permettre d'envisager l'avenir de manière plus sereine et de vivre dès lors, davantage dès maintenant, dans la lucidité et la confiance. Est-ce prérogative abusive que vouloir exercer sa responsabilité lors de la dernière étape de l'existence ? Ou ne serait-ce pas plutôt l'occasion de rendre personnellement signifiante une situation particulièrement lourde à porter ? Je ne prône nullement ici l'euthanasie, mais seulement le droit d'y recourir en responsabilité personnelle et recherche de sens

Il serait sans doute naïf d'ignorer les abus et perversions possibles de la liberté responsable Il incombe dès lors, notamment au législateur, d'en (p.17) protéger autant que faire se peut les individus et les collectivités Mais pourquoi faut-il penser que nous ne puissions, les uns et les autres, faire mauvais usage de cette prérogative ? Privilégier systématiquement cette éventualité, c'est déterminer un état d'esprit d'échec, enfermer les humains dans un climat de méfiance débilite. Plus que risque majeur de dégradation et d'abus, la liberté n'est-elle pas aussi, d'abord et surtout, capacité d'assumer de manière davantage personnelle et intériorisée les aléas de l'existence ? au lieu de les subir, la chance de les vivifier intérieurement ?

Le droit de décider de la fin de la vie sera l'occasion de nombreux suicides ! Raisonner de la sorte donnerait à penser qu'on ne peut précisément que subir cette phase de l'existence, nécessairement perçue comme insupportable. Malgré ses indéniables limitations, cette dernière étape de la vie ne serait-elle alors que limite et déchéance ? Alors seulement la capacité d'abrèger ou d'esquiver cette phase de l'existence constitue un appel à ne pas s'enfermer dans quelque soumission passive et résignée, mais à vivifier de manière personnelle des événements dont la matérialité nous échappe, mais non la façon de les vivre, les habiter et les charger de spiritualité. Ainsi chacun est-il amené à se situer avec particulière intensité face à soi-même, au sens qu'il entend donner à son existence-dans-la-finitude, à sa manière propre de s'investir au coeur des relations qui le constituent en son identité.

C'est pour la liberté que je plaide - une liberté responsable et solidaire - la chance d'humaniser l'existence jusque dans sa phase la plus austère.

### **La vieillesse et la mort : points d'orgue de l'existence terrestre**

Comment réagirai-je lorsque je serai plus directement affronté à cette interrogation, dans des conditions que j'ignore ? Je ne puis le présumer. Il me semble pourtant que le sens qu'actuellement je donne à ma vie, avec la prise de conscience très concrète de mes limites et de ma finitude, ne sera pas sans répercussion sur la manière dont je réagirai alors, lorsque mes forces s'estomperont.

Dès maintenant je découvre que, loin de m'inviter à la démission, cette liberté de pouvoir décider des conditions de ma mort ne fait que stimuler mon goût de vivre.

Avoir la faculté de renoncer éventuellement à la vie, c'est tout ensemble et surtout, refuser de subir cette phase ultime ; malgré ses difficultés et épreuves. C'est au contraire l'assumer en lui donnant un sens et une signification qui m'appartiennent, c'est la charger de valeurs personnellement intériorisées. Je crois que la liberté vivifiante et créatrice de sens, l'emporte - ou pourrait du moins fréquemment l'emporter sur la liberté-soumission. Mais il faut pour cela que l'entourage, la société et les instances morales croient en elle et osent fonder sur les forces de vie plutôt que sur les tendances défaitistes.

J'ai dès lors conscience d'affronter autrement difficultés et limites de la condition humaine : plutôt que de les subir, je me sens libre de les assumer, par un choix personnel chargé de significations qui sont miennes.

Je ne puis sans doute préjuger de l'avenir, mais au point où j'en suis aujourd'hui, je ne crois pas souhaiter un jour abrégé mon existence ; une certaine curiosité et le goût de vivre me font désirer vivre jusqu'au bout ce que l'existence me réserve ; ce qui ne m'empêche pas de comprendre que certains, pour des raisons qui leur sont propres, puissent faire un autre choix.

En sympathie avec tout qui s'interroge sur la mort, quelles que soient ses options philosophiques ou religieuses, je voudrais cependant ouvrir encore une perspective que m'inspire ma foi chrétienne.

Après avoir loyalement essayé de construire tant bien que mal mon cheminement, je suis tenté de penser que la dernière étape de l'existence, fût-elle marquée de dépendance et de soumission dans des circonstances qu'on peut mal maîtriser et aboutir à un saut dans l'inconnu, n'est pas dénuée de sens. Me préparer à la rencontre attendue avec le Dieu de plénitude consiste moins à amasser mérites et vertus, que développer une attitude de disponibilité et d'accueil que je voudrais totale. Que puis-je emporter dans l'au-delà, sinon la confiance la plus entière possible ? Ainsi puis-je souhaiter cette dernière phase de l'existence consciente et la mort elle-même tout pénétrées de confiant abandon et d'espérance toute dépouillée et en l'occurrence les soins palliatifs fournissent un apport précieux. Si Dieu est, il ne peut être, me semble-t-il, que plénitude d'amour fidèle et nous appeler à la confiance.

Et grandit alors en moi l'espérance, qui a animé toute ma vie, en cette Transcendance que je ne puis concevoir que comme plénitude de Bonté et d'Amour. Cette espérance, je la vis en référence à l'aspiration au bien, tellement ancrée au cœur des humains qu'elle doit avoir un sens - en référence aussi à l'immense scandale du mal : sous ses multiples formes, face à ce pour quoi nous sommes faits, il manifeste son absurdité.

Si la mort est un passage, une confiance toujours plus dépouillée, une disponibilité plus totale, un accueil toujours plus large peuvent seuls préparer une rencontre dont nous ignorons tout.

La dernière étape peut sans doute être marquée de dépendance : la confiante remise du devenir dans les mains des autres et au mystère de Dieu lui confère alors tout son sens. Cette ultime dépendance peut alors ne pas être une fin dégradante, mais plutôt un point d'orgue : si active fût-elle et vécue en maîtrise, l'existence se dispose désormais, dans la confiante disponibilité, à l'accueil d'un Au-delà qu'on ne prétend conquérir : il est seulement "*donné*".